Document généré le 1 juin 2025 08:42

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe

1802 : la guerre de la Guadeloupe ou la géographie en marche avec la liberté

Max Etna

Numéro 131, janvier–avril 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042304ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042304ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)
2276-1993 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Etna, M. (2002). 1802 : la guerre de la Guadeloupe ou la géographie en marche avec la liberté. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (131), 47–60. https://doi.org/10.7202/1042304ar

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

1802 : la guerre de la Guadeloupe ou la géographie en marche avec la liberté

par
Max Etna, géographe

La commémoration des événements de mai 1802 est l'occasion de réchauffer, au contact du peuple, le souvenir du colonel Delgrès et de ses compagnons d'armes, devenus un mythe fondateur de l'histoire guadeloupéenne. Il aura fallu attendre 1957, date à laquelle un jeune étudiant du nom de Germain Saint-Ruf publie un ouvrage baignant entre autre dans la sève romanesque de Gustave Aimar, auteur du *Chasseur de rats* et du *Commandant Delgrès*, pour que son « cri de l'innocence et du désespoir » adressé à « l'univers entier » sorte de l'oubli. Depuis, Jacques Adélaïde-Merlande, réactualisant et enrichissant la chronologie des faits établie par Auguste Lacour, s'est livré à une approche réellement historique de cette épopée. Travail fraîchement complété par Roland Andu, puis par les chercheurs du Comité international des peuples noirs (CIPN). Les contributions et appréciations éclairées de Frédéric Régent, René Bélénus et Jean-Pierre Sainton – sur fond de lecture controversée des faits – viennent maintenant peaufiner la recherche historique dans l'actuel contexte de célébration du passé. Pour autant jusqu'à présent, de cette fresque conflictuelle voulue par le lobby colonial, sont quasiment absentes les dimensions de la géographie et de la spatialisation du drame. Celles-ci s'avèrent, à l'examen du déroulement de la guerre de Guadeloupe, déterminantes, essentielles, conditionnantes dans le concert des actions et des manœuvres opérées sur un échiquier dépassant le cadre de l'archipel, épousant un environnement géopolitique externe bien plus large puisque caribéen, national, européen, et international.

LA SPATIALISATION DU DRAME

Paris et Londres, capitales d'empires, centres de décisions du Consulat et de la monarchie, participent de cette spatialisation, mais

aussi Amiens où le traité éponyme, en mars 1802, scelle les contours de la paix entre l'Angleterre et la France et, de manière induite, le sort de la Guadeloupe et du retour à l'ordre colonial. Et encore, Saint-Domingue, perle des colonies françaises des Antilles, où Toussaint Louverture y va de son couplet émancipateur au risque de subir les foudres bonapartistes et favorise la contagion libertaire. Pratique relayée au plan local par le conseil provisoire de gouvernement qui refoule le capitaine général Lacrosse chez les royalistes de la Dominique, ce qui va déclencher l'expédition punitive d'Antoine Richepanse ainsi que la guerre de mouvements terrestres et maritimes sur un front d'opérations se déclinant sommairement comme suit :

- l'arrivée en rade de Pointe-à-Pitre de la flotte des 3 522 hommes du général en chef Richepanse (auxquels il convient d'ajouter les 600 soldats déjà basés à Marie-Galante et commandés par Sériziat), dont le premier geste est de désarmer et de mettre à fond de cale 600 membres de l'armée guadeloupéenne. De là commence la dissidence d'Ignace, imité bientôt par Delgrès. Nous sommes le 6 mai 1802 ;
- la première marche du commandant Joseph Ignace dans la plaine de Stiwenson (aujourd'hui des Abymes), puis en direction du nord-ouest de la Grande-Terre, se poursuit par la traversée nocturne du Grand Cul-de-Sac marin. Après un débarquement sur le rivage à mangrove de Blachon, une pénible équipée s'ensuit vers le chef-lieu à la rencontre de Delgrès, sur une Côte sous-le-Vent accore et sans chemin franc, mais où la levée en masse contre le rétablissement de l'esclavage trouve des échos favorables (7 et 8 mai) ;
- le parcours du commandant français Merlen vers Basse-Terre est ponctué par le revers militaire de Dolé qui l'oblige à faire demi-tour, à contourner Gourbeyre par la haute montagne de Trois-Rivières, et à se fixer provisoirement sur la mesa de Palmiste (10 mai) ;
- l'escadre de Richepanse arrive à Basse-Terre peu après que Louis Delgrès a fait afficher dans la ville sa proclamation et a transformé le fort Saint-Charles en base de repli. Les troupes du consul débarquent à l'embouchure de la rivière du Plessis (10 mai) ;
- l'encerclement progressif de Basse-Terre selon un axe quartier de Rivière aux Herbes habitations des mornes environnants de Bellevue-Monrepos, Bélost, l'Espérance, l'Islet se termine par le siège du fort (11-14 mai) ;
- les contre-offensives des insurgés commandés par Ignace et Delgrès donnent lieu à d'âpres combats contre les soldats de Richepanse, Gobert et Pélage, lesquels sont rejoints le 14 par le général Sériziat, venu avec ses troupes coloniales de Marie-Galante en renfort de Merlen à Palmiste (après un débarquement à Sainte-Marie) ; ces combats se déroulent les 12, 13 et 18 mai ;
- des tranchées sont construites à 600 mètres du fort durant la nuit du 14 au 15, et armées de batteries du 16 au 17 mai ;
- le pilonnage du fort depuis les batteries de la tranchée, des mornes et du Houelmont est d'autant plus intensif qu'il est conforté par l'apport de 24 canons en provenance de la Dominique où le gouverneur anglais, Cochrane Johnson, ne souhaite pas l'abolition de l'esclavage (21 et 22 mai) ;

- le soir du 22 mai voit l'évacuation du fort et consacre la deuxième marche d'Ignace, vers Pointe-à-Pitre cette fois, talonné par Gobert. Le commandant rebelle et ses partisans occupent le fort de Stiwenson, puis passent dans la redoute de Baimbridge, construite par Victor Hugues quelques années auparavant, mais alors désaffectée, où ils subissent une cuisante défaite, le 25 ou le 26 mai ;
- la fin de la bataille de Basse-Terre est marquée par la mort de Delgrès et de 300 hommes et femmes de sa garnison, à Matouba, le 28 mai, suite à l'explosion volontaire d'une forte réserve de poudre. Cette gigantesque déflagration volatilise également officiers et hommes de troupe napoléoniens (parmi lesquels les lieutenants Faquiant et Lecomte et le capitaine Petit).

Ce rappel des événements témoigne de l'utilisation stratégique du territoire lors de la mise en place de contingents militaires antagonistes par rapport à la géographie physique régionale. Car le constat de la théâtralisation des opérations de combats s'ancre dans l'archipel à travers une dispersion concernant, dans le détail :

- Marie-Galante, par l'appoint en hommes et en logistique de Sériziat ;
- le Petit Cul-de-Sac Marin, ses récifs, sa passe qui causèrent le 7 mai l'ire de Richepanse contre l'amiral Bouvet qui refusait d'obtempérer à l'ordre de cheminer vers le chef-lieu pour cause de vents défavorables et de calme ;
- Pointe-à-Pitre (place de la Victoire, Fouillole, les rues du centre ville) et son port, les Abymes, Petit-Canal ;
- le Grand Cul-de-Sac marin, Le Lamentin, Sainte-Rose ;
- Deshaies, Pointe-Noire, Bouillante, Vieux-Habitants, Baillif, Basse Terre, Saint-Claude ;
- Gourbeyre, Trois-Rivières, Capesterre, Goyave, Petit-Bourg ;
- les Saintes, à travers le bagne temporaire de l'après-combat ;

À cette dispersion, il faut ajouter la mobilisation et le ralliement de nombreux civils et nègres d'habitations de toute l'île. Sur ce dernier point, certains historiens n'ont-ils pas dépassé l'expression de « foule disparate d'hommes et de femmes » pour employer le terme « d'armée de cultivateurs » ? C'est l'assimilation la plus cohérente possible des éléments du milieu naturel qui a servi de terreau défensif ou offensif aux deux camps en lutte.

LA GUERRE DES MORNES

Comment s'affranchir de cette idée du rôle de la géographie littorale lorsqu'on étudie la part active prise, dans les confrontations, par les points d'appui physique que constituent le fort Saint-Charles et le fortin Stiwenson, les batteries côtières protégeant la rade ouverte du chef-lieu et le bord de mer escarpé proche sous le vent, dénommées Saint-Nicolas, Caroline, des Carmes, de la rivière aux Herbes, de la ravine à Billeau, des Irois, l'Impériale ou la Républicaine, la Tour du Père Labat, Saint-Dominique, la Magdeleine, et les Capucins ? La quasi-totalité des emplacements choisis pour l'implantation du feu de l'artillerie lourde ou légère, à commencer par l'arête rocheuse fortifiée de l'embouchure du

Galion, correspond à des points de surélévation du linéaire côtier. Une mise à profit minutieuse du littoral à falaises, en déficit d'anses sableuses et de zones basses, n'a pas échappé aux stratèges de la guerre de la Guadeloupe. Car la configuration de la frange de contact terre-mer du sud de la Basse-Terre s'apparente bien à celle des formes des côtes des îles volcaniques plus ou moins déchiquetées résultant, d'une part, du travail de l'érosion marine sur un matériau assez dur et d'autre part, de l'absence de plateau continental ne favorisant donc pas la formation de secteurs bas et sablonneux. Richepanse apprendra tout cela à ses dépens pour avoir été copieusement bombardé en passant devant l'artillerie défensive de la côte sous le vent depuis Vieux-Fort jusqu'à Rocroy !

L'étude de la carte topographique (« Sketch of the attack of Guadeloupe ») établie par les anglais en 1815 est riche d'enseignements. Autant que celle, un peu plus sommaire mais non moins frappante, de l'an VI. Elles présentent un état des lieux de l'intérieur des terres contemporain, d'un point de vue toponymique, de celui de 1802, et lève le voile sur l'utilisation de la position des canons par les soldats français et par les insurgés. En effet, outre le trait à l'encre de chine de la grand-route coloniale et le tracé en forme de chevelu des rivières, on y apprécie un mode de représentation du relief particulièrement suggestif et très employé à la fin du XVIII^{e} et au XIX^{e} siècle : les hachures. Ainsi structure des pentes, lignes de reliefs, versants à pendage marqué, replats et fronts de talus sautent littéralement aux yeux et se superposent aux places de constructions militaires, leur conférant un incontestable rôle d'*oppidum*.

Plusieurs éléments s'individualisent aisément : le camp dominant de Palerme à Dolé qui ferme l'itinéraire principal reliant Basse-Terre à Pointe-à-Pitre et qui renfermait le butin humain de 80 femmes et enfants de colons arrêtés sur les habitations en ce début de mai et que Gobert délivrera *in extremis* ; également la position d'entablement du Palmiste, défendue par les batteries d'altitude Boudet et l'Anglet, en contrebas de laquelle le seul passage de Valkanaërt constituait un col bordé d'un « marais infranchissable et de mornes hérissés d'arbres et de grosses pierres, derrière lesquels des tirailleurs pouvaient faire beaucoup de mal à l'ennemi, sans craindre les représailles ».

Très apparent se fait le gros casson du Houelmont, en amont de la montée de Bisdary, flanqué de la batterie du même nom et de celle de Grisel, que Pélage saura mettre à profit pour bombarder le fort les 21 et 22 mai ; mais aussi le morne Houel, les élévations du Matouba et de Ducharmoy, le morne Fifi-Massieux dans les hauteurs de Saint-Claude, tous équipés de pièces d'artillerie plus ou moins puissantes. Plus en aval du versant caraïbe se devine le piedmont armé des habitations de Boulogne, Bellevue, Bélost et l'Espérance, tenues par les révoltés avant d'appartenir aux troupes de Richepanse qui y bivouaquaient sous la bonne garde de sentinelles. Sans oublier les sites clés des premiers contreforts urbains du morne Rouge, de Botrel, Vieux Hôpital, l'Islet, Delisle qu'il convenait de maîtriser en raison de leur puissance de feu, même, somme toute, limitée.

La carte de synthèse dessinée au forceps avec le concours de l'environnementaliste Luc Legendre et intitulée « Géographie de la guerre de la Guadeloupe » invite à prendre la mesure de l'exploitation faite de la

topographie du territoire de la Basse-Terre *extra muros* et de l'ancienne commune de Dos-d'Ane [Gourbeyre] pour le contrôle des espaces interfluves réguliers correspondant à des plateaux intercalés pentus entre la montagne et le littoral fortement disséqués. Un peu partout, la réalité d'un paysage qui décline en bondissement de mornes, orographie d'un piedmont ciselé par l'empreinte profonde des torrents. Un peu partout, une physionomie moutonnante d'amas rêches de pyroclastites. À ce titre, l'occupation stratégique des rives fluviales et le positionnement à l'entrée ou à la sortie des gués et des points de passages possibles des cours d'eau ceinturant la ville et les bastions défensifs se sont révélés souvent décisifs, tant pour les rebelles que pour les troupes expéditionnaires. Ils le furent tout autant à la faveur de la déclivité générale perceptible sur la carte par l'utilisation d'un réseau de sentiers et de traces en adéquation avec la nature du terrain et des constructions volcaniques diverses. Moyen de communiquer et de circuler qui permirent aux locaux de mener « une guérilla de tous les instants » pour reprendre l'expression de l'historien Gérard Lafleur. C'est au détour d'une de ses sentes clandestines serpentant sur le morne l'Espérance que, le 14 mai, les bagages de Sériziat sont dérobés par les rebelles venus de l'arrière, et que ce général, commandant les troupes de la Guadeloupe et dépendances, totalement dépouillé, se voit dans l'obligation de consentir à ce que l'agence municipale lui procure, sur réquisition, des vêtements !

Auguste Lacour insiste bien sur la présence des « fortifications naturelles, facile à défendre ». Il ajoute : « Du littoral jusqu'aux montagnes contre lesquelles la commune est adossée, le terrain s'élève en amphithéâtre, accidenté ça et là par des mornets qui servent comme de gradins pour s'élever au pied des montagnes » Montagnes qui ne livrent pas passage à des troupes embarrassées de leur fourniment, et dont les gorges sont semées de précipices. « Des manufactures à sucre ou à café étant établies, à peu d'exceptions, sur chacun de ces mornets, il en résulte qu'ils forment, pour la défense, autant de redoutes toutes prêtes »[1]. Éloquent rapport entre ces maîtres-sites, ces reliefs dérivés de la morphologie d'un substrat volcanique tailladé de coupures hydrographiques et de segments faillés apparents, et la pratique de l'art stratégique de livrer bataille, calé sur des contours architectoniques hérités de l'activité volcanique !

Jacques-Nicolas Gobert s'est longtemps souvenu des pertes en grenadiers et tirailleurs enregistrées au cours de l'investissement des batteries littorales de Basse-Terre ; et Richepanse, du sacrifice payé en voulant enlever à Delgrès la position imprenable du Constantin surmontant le thalweg profond de la rivière Noire ! À cet égard, les comptes-rendus de batailles tirés du rapport du chef d'état-major Ménard, font état de la férocité des combats, tant lors de ce qu'il est convenu de qualifier de « guerre des mornes » que dans la tenaille des passages de Grand-Camp, du Parnasse, du défilé de Valkanaërt, dans l'entrebaillement aval en à-pics de l'étroit cône de déjection du Plessis ou du verrou amont de Dolé, pour ne citer que les principaux. De quoi souscrire au propos du même Ménard s'exclamant devant « toutes les difficultés que présente le sol le plus inégal ». Référons-nous aussi à Lacour s'agissant de cette dernière

1. Auguste Lacour, *Histoire de la Guadeloupe*, Basse-Terre, 1858, t. 3, p. 259.

voie d'emprunt obligatoire, cette « côte assez raide [...] où aucune troupe ne peut passer sans présenter le flanc à la mitraille et à la fusillade [et dont] on ne se rendra maître que sous la condition de sacrifier une masse considérable d'hommes »[1]. Pour ce qui est de la tentative de forcer le passage du Constantin au faciès caverneux où Delgrès avait placé ses avant-postes, à l'extrémité de l'habitation Guischard, et l'émissaire de Bonarparte, poussé son aide de camp le capitaine Crabé, le 28 mai, notons cette remarque : « Il fallut renoncer à une entreprise dont la mort de tous ne nous eût point valu la réussite, et ceux qui s'y présentèrent succombèrent sans avoir pu tirer un seul coup de fusil ».

Toujours concernant les passages des rivières, aux lits le plus souvent encaissés, lieux géographiques névralgiques incontournables dans la programmation des trajets des troupes pour prendre la commune de Basse-Terre et la paroisse du Parc (Matouba), la situation se présentait comme suit : leurs points de traversée comportaient tous leur difficulté, et la plupart d'entre eux étaient placés sous le feu de l'artillerie. La batterie des Irois veillait sur le passage de l'embouchure de la rivière des Pères ; quelques pièces de canon faisaient face au pont de la grande route, à l'habitation du Petit-Marigot (à Baillif) ; plus en amont, le passage de la Coulisse était si escarpé qu'il ne « donnait accès qu'à un fantassin à la fois »[2] et obéissait donc à la contrainte géographique ; quant à celui situé sur l'affluent, la rivière Saint-Louis, il permettait d'accéder à l'ancienne commune précitée moyennant le franchissement de reliefs très accidentés. Effort du reste entrepris le 28 mai à l'aube, à partir de l'habitation Grand-Marigot, par le chef de bataillon du corps expéditionnaire, Irénée Delacroix, pour enlever non sans mal le morne fortifié Fifi-Massieux, se porter sur l'habitation Limonon et atteindre le Presbytère avant de fondre vers le parapet à canons et à poudre de d'Anglemont, à Matouba. Cette paroisse était également accessible par le vertigineux pont de Nozières, en bois, et par un sentier étroit, placé sur le flanc d'une haute falaise exigeant l'avancée d'un soldat après l'autre.

Pour la rivière du Galion dont la vallée dessine des commandements similaires, le parti de la traverser au niveau de l'estuaire ou de ses abords (le pont de la grande route) paraît des plus risqués, eu égard à la proximité immédiate des canons du fort Saint-Charles. Dans les hauteurs, il en allait de la sorte également pour les passages identifiés de Jésus-Maria (situé au-dessus de l'habitation Delisle), de Grand-Camp et Dugommier, mais ici en raison de l'étroitesse et de l'encaissement de la rivière et par conséquent de la vulnérabilité des assaillants transformés en cibles de foire.

À la frontière de Gourbeyre et de Trois-Rivières se lit sur la carte le même enjeu stratégique tenu par les vallées, les drains encaissés et même les ravines de l'acabit de celle sise au lieu-dit « Soldat », où on retrouve Crabé, mis en déroute par les hommes de Jacquet et Palerme le 10 mai. La ravine Du Lion, qui sépare les deux habitations principales surplombant le centre-ville de Basse-Terre, marque une frontière particulièrement sensible à l'examen des terribles combats livrés par Gobert et Pélage contre Delgrès, le 12 mai, où succomba le capitaine Rougier

1. *Ibid.*, p. 264-265.
2. *Ibid.*, p. 261.

(l'homme qui était entré au pas de charge dans le fort La Victoire pour en chasser Ignace), où Pélage perdit une oreille et où Charemont, autre aide de camp du général en chef, fut désarçonné.

Il convient de mentionner, dans le même esprit, l'impact douloureux du débarquement sur la rive droite de la rivière du Plessis, au regard des pertes subies de part et d'autre, soit 350 hommes. Gobert qui dirigeait la manoeuvre, informant le ministre de la Marine de son bilan, atteste indirectement de l'efficacité défensive du dispositif naturel de ce débouché de canyon creusé dans la coulée andésitique. Cavités, recoins, décrochements des falaises occupés par l'officier guadeloupéen Nicolo et ses hommes, ont affaibli de moitié le contingent français ayant pris pied sur la plage de galets. Quelques jours plus tard, le constat du danger et du nombre de morts, à mettre en relation avec l'utilisation des accidents de terrain des berges de la rivière aux Herbes se fait identique, lors de l'attaque menée contre le quartier nord de la ville par Delgrès pour répliquer à l'avancée réalisée au cœur de Basse-Terre par les troupes adverses.

Dans ce registre, mentionnons en outre la fonction essentielle remplie par la rive gauche du Galion qui met en communication le fort Saint-Charles et le poste de Dolé, ainsi que le rôle joué par la partie aval de cette berge dans l'opération du 21, au cours de laquelle Sériziat reçut l'ordre d'y installer en faction une partie de sa division « afin d'achever la contrevallation du fort que le petit nombre des assiégeants n'avait pas permis de terminer plus tôt » ; ou encore le campement de Pélage établi là, non loin de la coupole armée du Houëlmont, précisément à Bisdary, et dont l'objet était de garder les deux passages par lesquels, après être sortis du fort, les partisans de Delgrès et d'Ignace seraient empêchés de se répandre dans les bois de Vieux-Fort ou de se frayer un chemin dans la campagne environnante, toujours selon Lacour.

SPARTACUS

Les derniers affrontements aux alentours du fort, puis de l'habitation d'Anglemont, sont l'exemple même de la volonté de Delgrès de tirer profit de la géographie, en choisissant d'une part l'instrument principal de la défense d'une capitale coloniale dont le schéma de protection et le site d'adossement à la montagne sont par ailleurs classiques, et d'autre part, le retranchement en altitude de la paroisse de Matouba, zone belvédère potentiellement inexpugnable. Suite au déluge de fer imposé par les troupes françaises (les munitions venant à manquer au fort), Ignace et Delgrès réussiront le pari incroyable d'une sortie acrobatique dans le Galion suivie d'une remontée nocturne de l'étroiture de la rivière Sence, à la barbe de Pélage.

Entre-temps, la même géographie s'emploie à ruiner les espoirs de victoire des héros de la liberté lorsque Ignace, dont le dessein est de prendre la ville de Pointe-à-Pitre, choisit de batailler dans une plaine, forme de relief matérialisée par une surface plane étendue si favorable aux divisions « formées de vieux soldats tirés presque en totalité de l'armée du Rhin ». Il s'agit de la plaine de Stiwenson, certes garnie au lieu-dit Baimbridge d'un morne en ellipse allongée avec parapet, fossé, mais fortin désarmé où l'officier supérieur noir décide de déployer son énorme drapeau rouge. Mais le monticule est rapidement encerclé par Pélage

et Gobert, de sorte que les canons ennemis, associés à l'obstacle bio-géographique des marécages à palétuviers bordiers, participent à l'humiliation militaire du 25 ou plutôt du 26 mai, selon de récentes recherches. Contrairement à la Basse-Terre, les paramètres orographiques, édaphiques et historiques vont donc s'additionner pour influencer le cours des choses et des événements, et précipiter la reconquête entreprise par le « gouvernement légitime ».

C'est avec une lucidité de géographe, corporation à qui les militaires demandaient de lever les fameuses cartes d'état-major, que le colonel d'infanterie Delgrès, lui, établit son quartier général de « dernier boulevard de la rébellion » sur l'habitation d'Anglemont, sachant que sur les contreforts intermédiaires, d'une ligne allant de Dugommier à Ducharmoy en passant par le morne Houël, ses rebelles occupaient une frange pré-défensive, mais qui par la suite tombera entre les mains de Richepance.

Déjà, le parcours géographique et professionnel de ce martiniquais devenu militaire dans son île confirme, s'il en était besoin, son état d'esprit de pérégrin et sa sensibilité à l'espace géographique : il est fait capitaine au combat du morne Rouge, puis est déporté par les Anglais à Londres avant de débarquer à Saint-Malo ; promu lieutenant à Brest pour servir dans le bataillon des Antilles, il participe à l'expédition de la Guadeloupe, de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent où il est fait prisonnier et conduit dans les geôles d'Angleterre avant d'être libéré puis débarqué au Havre. Sa carrière militaire se déroule ensuite en France où il tient garnison aux casernes de Martinville de Rouen. Au delà du devoir de mobilité lié à sa corporation, une pièce nouvelle (non encore publiée) classée dans son dossier militaire sous l'intitulé « Delgrès et Pallème. Réclamation au sujet de leur solde »[1], accrédite sa plus que probable propension à découvrir, à voyager. Il s'agit d'un document attestant que notre chef de bataillon à Rouen n'avait pas souhaité spécialement, dans un premier temps, servir dans la Caraïbe, préférant officier au ministère de la Guerre dans l'Hexagone. Mais finalement, il débarque pour la troisième fois en 1799 dans l'armée noire coloniale, en Guadeloupe.

Peut-être aurait-il dû, pour revenir à son cantonnement final, à l'instar du géant thrace Spartacus, emblématique gladiateur révolté contre le pouvoir romain, faire retraite, face au général Richepance / Glaber, dans la fortification naturelle qu'offre non pas le cratère du Vésuve mais le dôme de la Soufrière... Mais c'était sans compter sur la logique du nombre des belligérants (1 800 contre 600), le professionnalisme et la longue expérience sur les champs de batailles napoléoniens des assaillants français, la connaissance du terrain et des réduits du général Gobert, né à la Guadeloupe en 1760, et des compagnons indigènes de Pélage sortis des cales des navires, le 13 mai, pour venir prêter main forte, après le siège du fort, au déploiement terminal. À tout le moins, cette lucidité de géographe aura eu le mérite d'apporter à deux ou trois reprises le doute dans l'esprit de Richepance, de retarder l'échéance de l'échec des rebelles et surtout de planifier, spatialement et dans la durée, la résistance. Tout comme les « forteresses de l'hérésie » cathare de

1. Dossier militaire conservé au Service historique de l'armée de terre (SHAT), disponible aux Archives départementales de la Guadeloupe sous forme de microfilm : 1 Mi 542 (R10).

Lestours, Montségur et de Quéribus surtout, fixées sur leurs éminences, ont donné au XIIIe siècle beaucoup de fil à retordre aux maîtres de l'Inquisition.

Mais tout porte à croire aussi que le relief, la topographie et le faciès volcanique n'ont pas été les seuls facteurs géographiques pris en compte par les partisans de la liberté. Il faut évoquer l'influence des facteurs d'environnement autres que terrestres.

La mer n'a pas manqué indirectement d'accompagner les insoumis dans leur dessein. Rappelons les reports de la date d'appareillage de la flotte de Richepance vers Basse-Terre du 7 au 10 mai, au motif de vents et de courants marins pas toujours en accord avec des hauts fonds particulièrement traîtres (tous les marins connaissent de réputation le célèbre banc des Couillons du Petit Cul-de-Sac...) Souvenons-nous aussi de l'incroyable navigation, sous la seule clarté des étoiles, d'Ignace et de sa troupe, guidée par des pêcheurs de Petit-Canal au Lamentin. En dépit de la disparition de Massoteau, il faut y voir un clin d'œil favorable de la Providence pour des hommes que la mer et l'océan avaient jusque là collectivement chosifiés ! Mais par ailleurs la maîtrise totale de l'espace marin par les envoyés de Bonaparte n'a pas eu pour corollaire immédiat, comme ce fut le cas par exemple des raids normands, à une autre époque et en d'autres lieux, de faciliter les débarquements. Celui, ciblé et imaginé par Richepance sur le littoral du chef-lieu, en est la preuve. Canardé depuis les batteries de Vieux-Fort, le général est contraint de se déporter à l'embouchure de la rivière du Plessis, à son grand désappointement. En revanche, le seul avantage de cette suprématie océane s'est concrétisé par l'envoi et la récupération de l'appui logistique de canons dominicais indispensables au pilonnage du fort.

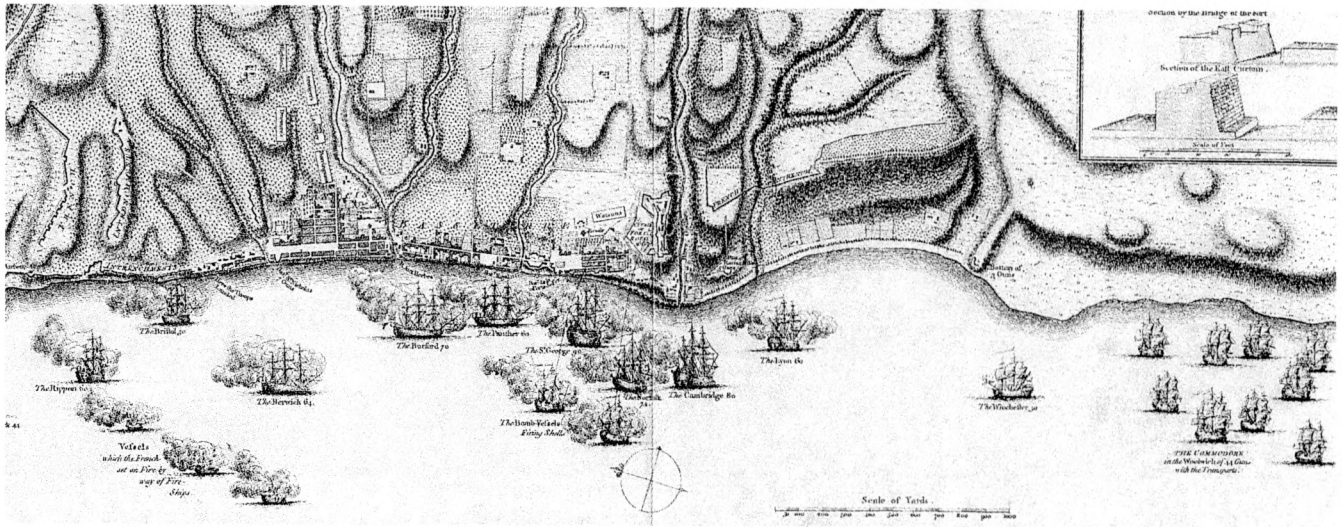
L'énorme végétation tropicale, si caractéristique de l'Amérique centrale, de l'Amérique du sud et de la Caraïbe la Basse-Terre du tout début du XIXe siècle en est un exemple patent impose quant à elle une technique militaire appropriée. Ne faut-il pas déceler les prémices d'une guérilla sud-américaine lorsque, durant la deuxième dizaine de mai, les attaques lancées par les insurgés depuis les éminences de Ducharmoy, morne Houël, du Parc contre les troupes liberticides massées sur les manufactures à sucre Bellevue et Bélost, s'organisent le plus souvent selon la tactique du harcèlement et dans l'opacité du marronnage ? D'où cette stratégie immobiliste et d'attente de Delgrès depuis des places fortes, entrecoupée de contre-attaques, trouvant par là même une synthèse entre la conception militaire de l'Ancien Régime et le parti pris résolument offensif mis en œuvre par les armées de la Révolution, ainsi que me le faisait remarquer récemment Jacques Adélaïde-Merlande.

Technique de combat aux conséquences fatales pour ces bâtiments industriels et l'économie de plantation. Au reste, à l'issue de cette période troublée, la remise en état des habitations de la zone s'est révélée assez longue et coûteuse puisque, le 23 floréal an XI par exemple, les sieurs Dominique Romain et Pierre Jean Delrieu, négociants, s'engageaient, en leur qualité de procureurs, avec les nouveaux propriétaires Desnoyers et Villé « de faire pendant un an toutes les fournitures nécessaires à l'habitation Bellevue établie en manufacture à sucre, afin de remonter et rétablir la dite habitation et la mettre en état d'activité et de rapport le plus vite possible ».

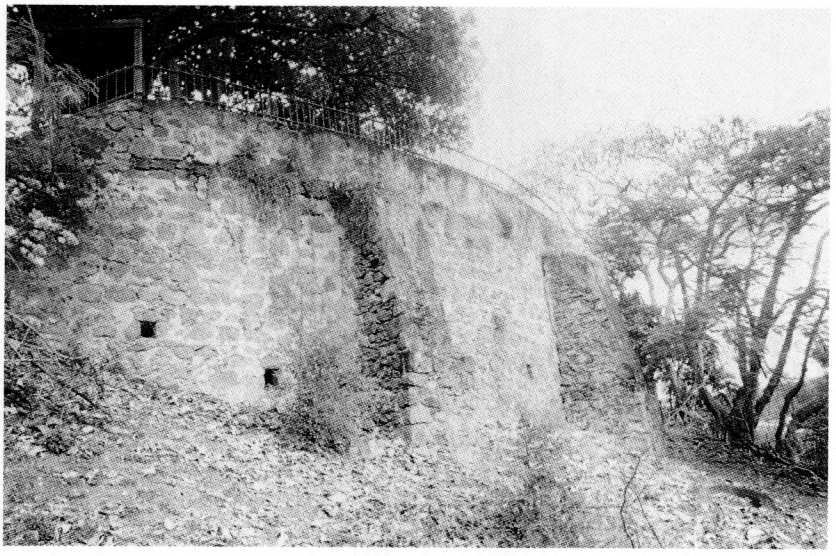
« L'insupportable chaleur d'un climat brûlant » (Ménard) et son cortège de maladies tropicales spécifiques accompliront de leur côté un travail de sape qui aurait bien pu coûter la victoire à l'émissaire du Premier consul, mais qui lui ont probablement ôté la vie : plus de 1 000 soldats de l'armée napoléonienne périrent peu de temps après la fin des combats.

L'espace géographique s'impose une dernière fois dans l'épilogue de la guerre de Guadeloupe, dans sa dimension fractale et transfrontalière. Après le temps des exactions, des exécutions synonymes de répression et de retour à l'asservissement, le pouvoir colonial et les maîtres d'habitations, hantés par le spectre de nouvelles rébellions, s'acharnent à façonner une diaspora toute particulière, à produire un éclatement de population tourné vers la dissolution, l'extinction pure et simple. En effet, après transit carcéral aux Saintes, plus de deux mille Noirs sont éparpillés aux quatre coins de la Caraïbe où ils seront vendus comme esclaves ou abandonnés sur des plages de l'isthme de Panama, les côtes de l'Amérique centrale, aux États-Unis. D'autres seront déportés à Brest, en Corse, à Madagascar ou enrôlés sur les fronts de guerre méditerranéens (espagnol, turc).

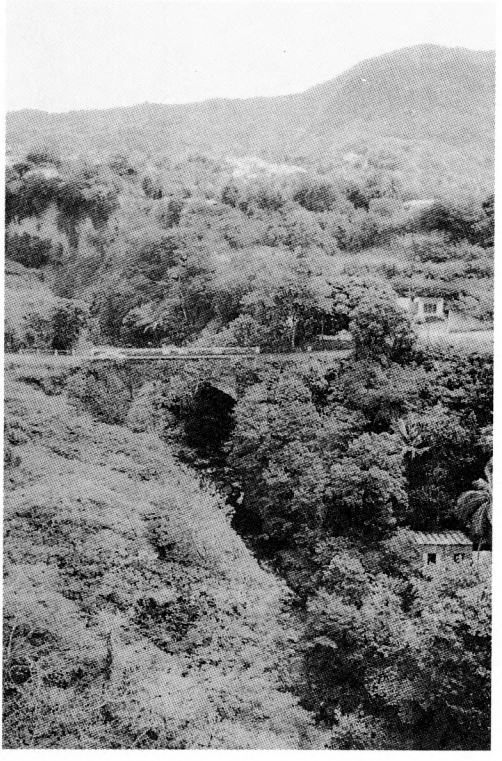
En tout état de cause, la géographie une fois de plus, dans sa capacité à décrire le théâtre de l'aventure humaine, laisse la porte ouverte à ce que les hommes peuvent faire de leur destin : l'Exil ou le Royaume. Elle contribuera, si besoin en est, à nous faire méditer le propos de l'écrivain Daniel Maximin qui, en l'occurrence, dépasse la connotation de l'imaginaire littéraire, en affirmant que notre île possède deux volcans, la Soufrière et Delgrès.



« Plan of the attack against Basse-Terre on the island of Guadeloupe », 1759



Vestiges de l'habitation Bélost fortifiée
(collection de l'auteur)



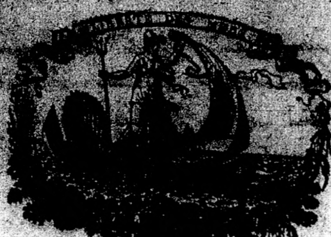
Vallée du Galion
partie aval
(collection de l'auteur)

Marine.

Bureau des Troupes des Colonies.

Officiers.

Liberté.



Égalité.

Paris, le 15. Vendémiaire l'an 8. de la République française.

Rapport

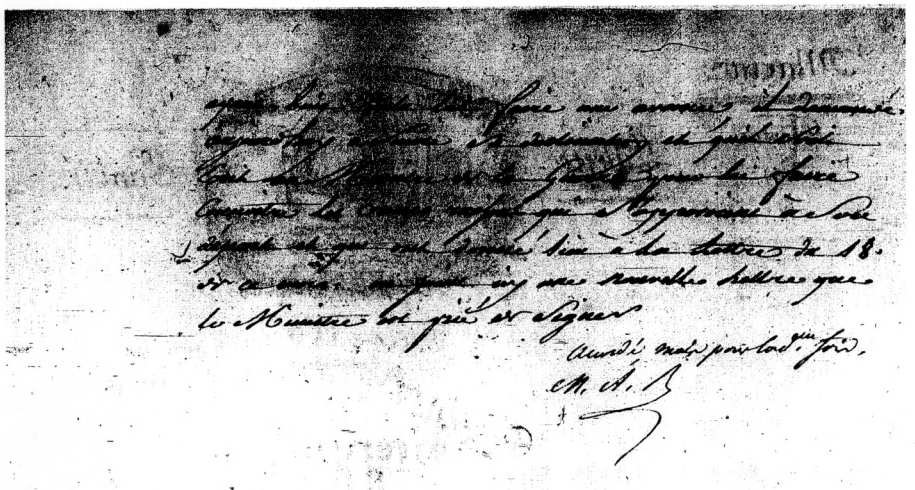
Le Citoyen Delgresse, chef de Bataillon, qui a été porté sur la liste comme officier passager pour la Guadeloupe, demande aujourd'huy à être renvoyé au Département de la Guerre, cet officier préférant servir en france. Si le ministre approuve sa demande, il sera écrit au Département de la Guerre; Et l'on préviendra l'ordonnateur et le Commandant des armes de Rochefort, ainsi que les agents, que ce militaire ne passe plus à la Guadeloupe.

Approuvé, et prévenir le Ministre de la Guerre des causes de l'avancement qui vient de lui être accordé

M. A. F

Décision du 21. Vendre an 8.

Les Raisons qui ont empêché ce Militaire de suivre sa destination étaient le défaut de fonds et l'impossibilité de pouvoir toucher un acompte sur ce qui lui est dû. Mais le Citoyen Victor Hugues

46.

Ministère des Colonies Archives Coloniales